Cercle Freudien, 17/10/2026

Séance autour du livre de Laurence Kahn, présenté par l'auteur : « L'Avenir d'un silence, déréalisation, refoulement, amnésie des masses » (PUF, Oct. 2024).Discutant Alain Deniau.

Commentaires par Richard Broda

NB : le texte qu'on va lire doit beaucoup au livre et à la conférence de Laurence Kahn et avance un certain nombre d'hypothèses sous la responsabilité de leur auteur.

« O Deutschand ,bleiche Mutter !

Wie sitzest du besudelt

Unter den Volkern »

(« Allemagne, Mère livide !/comme te voilà souillée/parmi les peuples de la terre »).

Bertold Brecht

Nous avons eu le plaisir de recevoir au Cercle Freudien Laurence Kahn, psychanalyste de l'Association française de psychanalyse, pour son livre « L'avenir d'un silence ». Elle y a traité de l'énigme de l'adhésion au nazisme. Le propos qu'elle a soutenu - et sur cette énigme, et sur l'oubli du peuple allemand - serait difficile à résumer tellement il est dense. Je veux souligner que sa réflexion est d'autant plus actuelle que sous la pression de la massification mondiale, les États ont tendance à refuser le respect du droit et menace de faire route vers l'autoritarisme. De fait, le livre de LK nous incite à préciser l'ultrastructure de la formation en foule nazie. Relativement à l'abondance des travaux d'histoire concernant cette époque, les recherches psychanalytiques sont assez rares. Dans notre domaine, ce qui mobilise notre intérêt, c'est la métamorphose de la fonction-sujet qui fut dans le contexte nazi, irrésistible.

Le concept d'identification collective, concept freudien ailleurs repris par l'École de sociologie historique de Frankfort (Adorno et Horkeimer), sera au centre de la réflexion de LK, comme un des modes de l'identification repérée par Freud dès 1921.

A une récente émission de France Culture (22/9/2026), Géraldine Mousta-Savoye interroge le principe de l'autorité adressée à l'enfant, problématique qu'Adorno et Horkeimer avaient mis à l'ordre du jour avant 1933 dans leurs recherches sur le pourquoi de l'adhésion massive au nazisme. Toutes ces réflexions sont dans l'air du temps.

Premiers repérages

LK fut une historienne qui est devenue psychanalyste. Elle a travaillé avec P Vidal-Naquet et JP Vernant, produit une thèse d'histoire grecque (« Hermès passe »)., qu'elle a publiée. Cependant, l'histoire des mentalités ne faisait pas, à son goût, suffisamment de place au sujet. Entre l'histoire qui s'intéresse aux phénomènes collectifs dans le temps, et la psychanalyse concernée par le sujet de l'Inconscient, il y a des interférences, des déterminations réciproques, comme la participation à l'imaginaire collectif. Le concept de « déréalisation » des évènements historiques et de leur lourd poids traumatique, est à la jonction du sujet et de l'imaginaire collectif : son terrain s'étend aux trous de l'écriture de l'histoire.

Le livre, dès son début, s'attaque *la Querelle des historiens allemands*, en 1986, autour des enjeux du nazisme et de la Shoah qui mit aux prises M. Broszat et S. Friedlander, Broszat contestant que l'histoire de l'Allemagne nazie puisse être faite au jour le jour, sans tenir compte d'Auschwitz et des destructions, comme si le nazisme était correct au départ mais avait « dégénéré » à un moment donné (1933 ?1938 ?)… Erik Nolte, autre historien, relativise la catastrophe et la responsabilité allemande en voulant démontrer que le bolchevisme a produit un totalitarisme non moins redoutable.

Amnésie et amnistie

A propos des exactions de l'ère nazie (1933-1945) recouvertes par le silence d'après-guerre, LK cite l'exemple d'un médecin allemand devenu psychanalyste, Alexandre Misterlischt, qui travailla sur la politique d'eugénisme exterminateur mise en œuvre par les nazis (Action T4). En 1947, au scandale d'Alexandre Misterlicht, l'Ordre des médecins refusa toute remémoration officielle des faits d'expérimentations médicales sur les malades mentaux, les Juifs, les prisonniers russes.

La dite « amnésie » allemande d'après-guerre est donc un refus de se souvenir. Dès lors, la « déréalisation », concept amené par LK, n'est-elle pas une stratégie « défensive » de cette impossibilité d'affronter le passé d'une lourdeur sans limite, y compris par les institutions officielles ? Pas nécessairement. LK nous fournit en tout cas, une très riche documentation de cette déréalisation collective. Elle donne l'exemple du moment de la commémoration des cinquante ans de la Nuit de Cristal (*Kristallnacht*,1938). A. Jenniger, président du Bundestag, y a justifié les exactions du IIIe Reich et son discours, entraina la sortie d'une majorité de députés. LK apporte d'autres exemples de ces modalités de clivage, qu'elle examine un par un.

Cependant, un tournant de la politique mémorielle eut lieu en Allemagne dans la décade 1980-1990, ce qui correspond sans doute à un changement de génération.

De nos jours, l'Allemagne n'échappe pas à la montée de l'extrême-droite, qui imprègne la vie politique, avec l'émergence de l'AFD (Alice Weidel). C'est un phénomène européen et mondial. Il faut dire qu'aucun régime démocratique n'a jamais réussi à en finir avec le fascisme. Avec l'idée de la mise à l'écart de certains groupes (la théorie du grand remplacement) l'histoire pourrait-t-elle se répéter ? Cela nous incite à repenser cet objet qui reprend de la lumière dans l'actualité, et que Freud avait extrait de manière prémonitoire, visionnaire en 1921 : la foule. Notre démarche n'est pas idéologique, ni une affaire d'opinion, mais psychanalytique, avec des références aux signifiants de l'histoire.

On se rappelle que nous avions invité autour de cette table en 2017, une journaliste franco-allemande, Géraldine Schwartz, pour son livre « Les Amnésiques ». Elle avait enquêté sur l'attitude, voire les actes de ses grands-parents et de son père dans une ville de province allemande, pendant la période nazie. Ils étaient, dit-elle, des *Mitläufer* , c'est-à-dire des gens qui « marchaient avec le courant ». La blessure persistait pour elle en son regret qu'ils n'aient pas fait un signe, refusé la participation à la confiscation des biens, d'où son désir d'écrire. La catastrophe s'était déroulée devant leurs yeux, à leur fenêtre, pour leurs voisins juifs qu'ils côtoyaient depuis des années et avec qui ils avaient tissés des rapports amicaux, alors que de toutes les rues, de longues files affluaient vers la gare pour une destination inconnue. C'est cette génération d'après-

guerre, comme celle de Géraldine Schwartz, qui a été touchée par les trous de la mémoire familiale et collective. Nous étions ici au niveau d'un récit micro-historique édifiant.

Th. Adorno (*Conférence à Vienne*,1959) soulignait qu'il n'y a pas eu en Allemagne, à la différence de l'Italie, un mouvement de panique à l'effondrement du nazisme C'est un véritable trait de clinique collective qui prouve que la désidentification aux idéaux du nazisme n'avait pas eu lieu.

La citation de Freud *(Actuelles sur la guerre et la mort*,1915-1917) placée en exergue par LK et qui centre le propos de son livre est d'une justesse accablante car elle ne contourne pas les affects en période de guerre° : « La grande guerre qui ravage l'Europe, pensez à la démesure, à la brutalité, au mensonge qui a actuellement le droit de s'étaler dans le monde civilisé. Croyez-vous réellement qu'une poignée d'ambitieux et de séducteurs sans conscience auraient réussi à déchainer ces esprits malins si les millions qui se laissaient « mener » n'étaient pas complices ? ». Texte qui éclaire à posteriori de manière crue, la participation au nazisme. *Psychologie des foules et analyse du moi,* autre texte de 1921/1923, viendra donc logiquement approfondir celui de 1915/1917 et s'appliquer après coup.

Mémoire subjective et politique mémorielle

LK rappelle que H. Arendt, dans un article « Retour d'Allemagne » en 1949, nommait cette « amnésie » comme « la terrifiante solidarité négative des masses » pour l'oubli. Robert Antelme, rescapé de Dachau disait de 1948 : « C'était un faux temps, oubliez, oubliez, non seulement l'horreur, le mal, les souvenirs. C'était un temps entre parenthèses ».

Un état de surdité individuelle ou de censure collective perdurait donc en rejetant l'inaudible ou l'impensable des témoignages.

Il faut s'en demander la raison. Déjà, ne rien vouloir voir des exactions nazies entre 1933 et 1936 est la honte des États démocratiques européens. Politiquement, après -guerre, en Allemagne fédérale (mais aussi en France ou ailleurs, en Autriche), une nécessité étatique a prôné la « réconciliation nationale » et a fait recycler un certain nombre de nazis de haut et moyen calibre qui échappèrent aux châtiments, et de pétainistes collaborateurs après l'« épuration ». Soulignons que l'occupation américaine, après le procès de Nuremberg, a choisi la lutte

prioritaire contre le communisme, quitte à faire échapper des nazis de première grandeur tels Eichmann, Bormann, Barbie, ou à reconvertir les savants aux fins militaires de l'Amérique (la France également). Un grand procureur comme Fritz Bauer rencontra de fortes résistances pour faire condamner des nazis de haut niveau. Il trouva la mort dans sa baignoire en 1968 dans des circonstances troublantes. L'amnistie se conjugua à l'amnésie. Mais si l'explication politique est plausible, elle n'est pas la seule.

On a dit que les États dans le temps de la reconstruction, ont voulu « digérer » un peu vite le passé, c'est-à-dire, si l'on peut dire, l'expulser.

Cette image de la digestion nous ramène sur le terrain de la psychanalyse : l'incorporation et l'expulsion primitives précèdent la *Verneinung*, soit la dé-négation, dans ce temps mythique du développement, telle que Freud la conçoit (1926), à l'origine du jugement et de la pensée (Cf la conférence de Jean Hyppolite, in Lacan, *Écrits*).

Un exemple littéraire peut illustrer ce que nous voulons dire. Ainsi le roman *Le Champ* (Verdier, 2018) d'un auteur autrichien, Joseph Winkler, investit cette problématique. Un fils rappelle à son père fermier qu'un chef SS responsable de l'extermination de milliers de Juifs (Odilon Globotnick) a été enterré dans ce champ qu'il a continué à cultiver : le blé produit servait à la farine pour la confection du pain consommé au quotidien par tout le village. La métaphore est puissante par son évocation insupportable, au point de faire une percée en Autriche où, pourtant, la « déréalisation » fut peut-être pire qu'en Allemagne.

Un fils demande à son père : « Qu'as-tu fait au temps des nazis ? ». C'est bien *la question* de la génération suivante dans de nombreuses familles allemandes ou autrichiennes. Le trouble de mémoire fut quelquefois bousculé par les descendants.

Ce que le roman met de plus en évidence avec pertinence, c'est le caractère imaginaire de l'incorporation à un niveau a-symbolique, à la racine de l'identification imaginaire, là où les signifiants de la fonction paternelle a fait défaut : d'où s'origine l'impossibilité de faire la différence entre ce qui est bon ou mauvais, plus tard entre le bien et le mal, le vrai et le faux en tant qu'opposés. J'avancerai ce trait comme condition paradigmatique du nazisme. On sait que le führer et ses acolytes se sont

substitués à la fonction paternelle, ce qui implique une destruction inouïe au niveau anthropologique. Erika Mann a écrit un beau livre à ce sujet (New York,1938).

De fait, après-guerre, le retour à la démocratie fit surgir une fracture vertigineuse dans la mémoire, entre deux régimes d'historicité, le régime totalitaire et le régime démocratique, dont tout le livre de LK consiste à montrer la difficulté de la démocratie allemande à la réduire.

Le temps de la « dé-négation » (Freud,1926, à différencier du démenti ou du déni), on peut le rappeler, participe à l'origine de l'édification de l'idéal du Moi, instance symbolique et dont les fondations sont posées dans la petite enfance, dès le stade du miroir, comme possibilité de sortir du spéculaire. La différenciation entre identification imaginaire et identification symbolique en est corollaire. Cette dernière est l'identification au signifiant (comme signifiant manquant dans la chaine), via les Idéaux et le Nom du Père. On peut rendre donc compte de la sensation d'irrespirable du roman cité plus haut, « le Champ » par le rendu de l'absence du symbolique. Le caractère massif de l'incorporation à la base de l'identification imaginaire, dénouée du symbolique, tel qu'il est rendu dans le roman, connote parfaitement le fonctionnement exacerbé de *la foule nazie*. L'incorporation y gagna comme nouveau principe généralisé. L'incarnation (*Verkorperung*) par le sujet est une autre modalité qui se rattache à la sphère de l'incorporation du guide (*Führer*).

L'amnésie dans le temps démocratique retrouvé se conjugua à la déréalisation de l'époque nazie ou au démenti et au déni : « C'est du passé, c'est très loin, on savait pas, bien sûr, mais quand même, silence gêné » etc.

Clinique du sujet en relation avec l'histoire

Le livre de LK aborde des problèmes cliniques en relation avec le silence ou la censure institutionnelle ou dans la transmission de mémoire d'une génération à l'autre. La présence du passé nazi des parents fut un sujet crucial dans les cures de leurs enfants.

Ainsi, sur le versant des victimes, soit une famille qui a subi les persécutions, Isle Grumbrich-Simitis, psychanalyste allemande, relate la cure de deux filles d'un père déporté à Auschwitz qui avait fait peser un silence assourdissant sur sa déportation, ce qui fonctionna comme un

interdit de savoir et figea la fonction métaphorique des enfants. Les filles (séparément) au cours de leur cure décidèrent de voyager à Auschwitz pour « voir » de leurs yeux la réalité de la Shoah (en tout cas, ses traces). « Elles déréalisèrent la déréalisation » dit la psychanalyste. Il semble qu'elles aient réussi à mobiliser un certain nombre de signifiants, restés figés (« holophrasés ») dans l'inconscient du père.

Psychologie des foules

Repartons du texte central de Freud pour réfléchir sur la *foule nazie*.

Comment le sujet se modifie du fait de sa participation à la grande foule ? La foule ce n'est pas seulement cette réalité matérielle de la rue, mais « l'âme de la foule », selon le terme de Freud, c'est-à-dire ce qui y circule entre des sujets pour produire une cohésion, un ciment. L'adhérence se fait par des signes ou plutôt des fragments explicatifs d'une vision du monde, au niveau d'un discours commun, d'une idéologie politique, d'un mythe.

Dans *Psychologie des foules*, Freud ose un enjambement conceptuel de l'individuel et du collectif par le recours au concept d'identification, collective ou réciproque. Identification imaginaire donc mais pas dénouée du symbolique comme dans l'Église (conçue comme foule). Se pourrait-il qu'aux identifications délimitées par Freud où le sujet pourrait garder un bout de son idéal du moi, dans une adhésion partielle, un autre type d'dentification, mythique et a-symbolique, au meneur transformé en héros soit possible ? JL Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe nous le suggèrent quand dans leur livre « *Le Mythe nazi*. » quand ils précisent les modalités de l'incarnation du héros mythique… Il ne s'agit donc pas et de loin d'une identification hystérique avec sa mise en jeu symptomatique.

Une différence est donc à accentuer entre la participation, provisoire, partielle à une foule ou à plusieurs foules et qui relève d'une mobilité identificatoire / désidentificatoire, quelque soit la nature des gains obtenus dans le rapport à un idéal collectif, et la participation à une foule de caractère totalitaire et qui requiert une adhésion sans retour. Faudrait-il ajouter que la première est compatible avec la démocratie et l'autre, pas ?

L'identification mythique nazie, forcément imaginaire, au meneur se produisit chez le sujet-en-foule consentant par la captation d'un idéal du moi fragile, voire en lambeaux. Cette « prise du pouvoir » ou

cette « abdication » intrasubjective intéresse la clinique du sujet au plus haut point .On retrouve une structure homologue d'un même procès dans les états maniaco-dépressifs, comme Freud l'avait indiqué fortement. Nous le repréciserons plus loin.

Lacan dans son article « *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache* » (1959-1960) nous signale la force conceptuelle de l'opus freudien: « La question que Freud ouvre c'est : comment un objet réduit à sa réalité la plus stupide, mais mis par un certain nombre de sujets en fonction de dénominateur commun, qui confirme ce que nous dirons de sa fonction d'insigne, est capable de précipiter l'identification du Moi Idéal jusqu'à ce pouvoir débile de *méchef* qu'il se révèle être dans son fonds » (p. 677 des *Écrits*, 1960). Et Lacan poursuit « Faut-il rappeler pour faire entendre la portée de la question, la figure du Führer et les phénomènes collectifs qui ont donné à ce texte sa portée de voyance au cœur de la civilisation. . »l'Identification du moi idéal jusqu'à ce pouvoir débile du méchef » modifie quelque peu la formulation de Freud,en insistant sur la jouissance spéculaire « méconnaissant « toute béance.

Identification/Désidentification, en relation avec la mémoire

On pourrait amplifier le propos de LK :. *a*près la guerre de 39-45, l'assomption d'une désidentification qui passait par une reconnaissance de la responsabilité ne sera pas accomplie en Allemagne alors qu'elle conditionnait la remémoration individuelle ou collective. H. Arendt, citée par LK, *Retour en Allemagne,* republié dans la revue Esprit en 1988, l'avait perçu quand elle écrit « Bon nombre d'Allemands, tout particulièrement les plus cultivés, ne sont plus capables de dire la vérité, quand bien même ils le voudraient ». La foule redevenue « normale » avait en effet quelques défauts de mémoire, et même le système démocratique présenta des ratages si ce n'est des failles.

La participation identificatoire aux idéaux du nazisme, comment aurait-elle été immédiatement rompue après la guerre, alors que comme l'avait dit Adenauer (cité par LK) « Quand il n'y a pas d'eau propre, il faut garder l'eau sale » … au point qu'un voile continuait à recouvrir la monstruosité de la catastrophe, dans la politique et la culture, et que des sujets persistaient à fonctionner en foule pathologique, en rejetant ou démentant ou déréalisant leur adhésion, leur participation. D'où le silence pesant. Mais clivage et déréalisation n'existaient pas qu'en Allemagne. R. Hilbert,

l'auteur américain de *La Destruction des Juifs* (1961), un des premiers ouvrages systématique sur la Shoah, a raconté les refus éditoriaux auxquels il avait été confronté à la publication de son livre aux USA.

Mein Kampf, prémisse de la constitution du mythe nazi

LK nous livre une lecture de *Mein Kampf* (1927, 2014, trad. Olivier Mannoni) d'ailleurs particulièrement aride, mais instructive pour cerner le mythe nazi et son « noyau incohérent ». Hitler y déposa ses prémisses. O. Manonni, dans son livre récent « *Traduire Hitler* » montre les enjeux de la prose hitlérienne. Citons quelques exemples :

- Où Hitler développe sa théorie du grand homme aryen :
« *A quoi servirait tout le génie du chef, tout l'élan du chef, si le théoricien plein d'esprit n'établissait pas les buts de la lutte humaine ? Mais l'union du théoricien, de l'organisation et du chef en une seule personne est la chose la plus rare qu'on puisse trouver sur cette terre : cette union crée le « grand homme ».*

- « *L'auto-conservation collective dans l'effectuation d'une promesse rédemptrice d'un espace vital. Mais l'auto-conservation collective supprime l'auto-conservation individuelle, puisqu'elle exige une disposition de chacun au sacrifice ultime* ». Passage recelant les destructions futures. On en retrouve point par point la logique de la guerre de l'État islamique, à une période récente.

- Hitler insiste sur la pureté de la race, et le complot des Juifs, porteur de dégénérescence :
Il est clair que le mythe aryen ne pourrait parler de la pureté de la race aryenne sans son contrepoint nécessaire, « l'infection » des Juifs. Se défendre des Juifs dans la haine « soude » le « peuple aryen » comme grand corps. De fait le mythe aryen s'effondrerait sans la promotion de la haine des Juifs.La foule s'identifia alors au héros mythique destructeur..

Idéaux nazis : l'exemple de la levée de l'interdit du meurtre

Il peut paraitre étonnant de parler d'Idéaux à propos du nazisme. Très tôt, Th. Adorno avait souligné que « les nouveaux idéaux nazis effaçant l'interdiction du crime, chacun est venu (s'est présenté) au-devant des messages prônant sacrifice et vie dangereuse » (cité par LK).Ce syntagme a pu constituer le point de départ de nombreuses recherches :

comment et pourquoi les idéaux nazis ont-ils incité à lever l'interdit du meurtre, aussi vieux que l'humanité ? Question qui fut traitée en historien par Christian Ingrao (*Croire et Détruire*, coll. Pluriel, 2010) et dans un numéro de la revue « Cités » (dir. Ch. Y. Zarka) consacrée à C. Schmitt : en résumé les nazis, dès avant 1938, instaurèrent un dérèglement du droit dont notamment C Schmitt, universitaire, juriste et idéologue se fit le protagoniste.

La levée de l'interdiction du meurtre renvoie à la structure délinquante avec la loi du crime qui s'est emparée de la société allemande aux élections de 33, moment de bascule, sous la férule des nazis. C'était aussi la thèse de B. Brecht dans la *Résistible ascension d'Arturo UI* (1936). On retrouve aussi cette conjecture de manière incroyablement prémonitoire dans le premier roman de J. Roth *La Toile d'Araignée* (1923) écrit au moment du putsch raté d'Hitler.

Structure délinquante évidente des meneurs Hitler, Goering, Goebbels et des suiveurs qui voulurent instaurer l'indifférence aux meurtres (Himmler).Il faut dire que la manipulation des hitlériens fut habile et que les élites ont cédé :patronat, armée, églises, juristes ; L'incendie du Reichstag se révéla une mise en scène mensongère, juste avant les élections de Mars 33 qui précèdent le coup d'État des nazis d'abolition de la démocratie Le procès fut un simulacre sauf en ce qu'il devint le dernier lieu de l'opposition à Goering par Dimitrov, dirigeant de la 3è Internationale. Dans un climat de mensonges admis par tous, l'ordre délinquant /meurtrier de la *foule nazie* allait se réverbérer et envahir sans limite, et doubler toutes les fonctions des institutions économiques sociales, politiques jusqu'au bouleversement anthropologique de l'humain et qui engloba le fonctionnement social en entier. L'état d'exception (dont le théoricien est C. Schmitt) et l'abolition de la démocratie furent décrétés Y succéda la mise en œuvre de l'extermination de masse.

Avec l'arrivée de la guerre, les meetings laissèrent la place à l'ordonnancement d'une technobureaucratie qui programma l'élargissement de l'espace vital à l'Est, le déplacement des populations, le travail esclave pour les détenus, puis l'extermination de masse dans les territoires de conquête. Pour les Juifs, ce fut la Shoah par balles. Dans le livre cité supra, Chr. Ingrao a eu le courage de suivre le parcours depuis la grande guerre, de ces diplômés, universitaires, ou techniciens qui

mirent leurs compétences au service de la SS, ce sont ceux-là qui encadrèrent plus tard la hiérarchie qui contrôlait les *Einsatzgruppen*. Et ce fut, à l'Est, le règne d'une terreur apocalyptique (1940/1942°). Dès lors pour un soldat, la marge de refus était nulle, et le « consentement » forcé : car le dilemme tel qu'on lui présentait était vite levé : tuer ou être tué.

Les recherches d'Ingrao montrent que ces intellectuels n'étaient pas délinquants à l'origine, ni marginaux, ni appartenant au lumpenprolétariat, donc plutôt « normaux » en apparence, mais devinrent progressivement des cadres SS criminels dans l'organisation génocidaire consentant à absorber et faire absorber le poison de la mort à donner.

D'après l'historien, ces intellectuels devenus SS avaient souffert enfants de l'humiliation de leurs pères au retour de la guerre et au décours du traité de Versailles, et vécu dans le chaos de l'après-guerre. Cela suffit-il à caractériser l'insertion de ces « intellectuels » dans la foule nazie où ils font brillamment carrière, se laissant entrainer dans un courant d'abdication de leur responsabilité. La question se pose de l'étoffe de la fascination en jeu, puis de l'impact de la mécanique de la terreur quand il s'agissait de donner la mort en masse.

Une lecture récente, issue de la correspondance d'Heinrich Blücher, mari d'Hanna Arendt, à sa mère, confirme l'arrière-plan de l'incitation au meurtre, perçu très tôt par le philosophe qui a fui en 1933. En 1945, H. Blücher écrit d'Amérique à sa mère : « *To*i *et la plupart des allemands, en partie par ignorance, en partie par stupidité*, *n'avez pas compris en 1933 quand j'ai quitté le pays* (…) *Je devais te quitter parce que je ne voulais pas sous aucun prétexte être un bon fils prenant soin de sa vieille mère, et devenir un assassin et contribuer à plonger mon pays et son peuple dans le malheur et dans la honte* ». Lettre qui manqua son adresse, car la vieille dame était décédée.

Exils

Une fois la prise de pouvoir opérée par les nazis (mars 33) et leur coup d'État, l'existence ne fut pas seulement insupportable politiquement à un grand nombre *mais psychiquement intolérable*. Elle provoqua l'exil de nombreux intellectuels, écrivains, hommes politiques, parmi les plus grands, en France (Th. Mann et sa famille, Walter Benjamin, H. Arendt et H. Blucher, Alfred Doblin, Joseph Roth et bien d'autres). Ils ont raconté

leurs exils. Le père de notre collègue Michel Hessel a rencontré Walter Benjamin à Marseille en 1942 en vue d'un passage en Espagne.

Quelques éléments cliniques du sujet au nazisme.

La propagande était le pilier de la communication nazie, conçue par Goebbels. Il en faut souligner le vide sidéral. Adorno a montré qu'elle consistait surtout en effets de mises en scène surmultipliés et c'est cela-même le contenu .C'est comme si la représentation de la force était auto-suffisante à sa signification ,et n'avait pas d'autre nécessité pour se légitimer qu'un mythe vaporeux : et ce fut le régne l'abolition de l'Autre (qui parle).Mais le recours à d'autres éléments conceptuels correspondant à la fascination nazie est nécessaire pour appréhender la propagande : la manipulation de l'objet « a » , concept d'aprés Lacan ,parait incontournable. En reprenant le schéma de Freud (in Psychologie des foules), on a déjà posé que l'objet (le meneur) prend la place de l'idéal du moi, et que cet objet est paré d'éléments fascinants des mises en scène du Reich : le regard (perçant), la voix (rauque),la mécanique ordonnée des corps etc. La schize du regard , c'est-à-dire la tache aveugle présente dans le regard, soit la dimension de ce qui échappe dans ce qu'on croit voir, est effacée. Cet objet, le sujet nazi l'incarne et l'incorpore en totalité au prix de la cécité de sa croyance ; le Réel n'est pas troué. L'objet est ensuite transformé, expulsé par clivage comme mauvais objet dans une projection délirante contre les Juifs… Donc « l'objet a » n'a pas ici son statut normal d'« objet-manque », de la théorie et de la clinique. C'est une variante, comme bouchon de la fonction du manque et de la symbolisation, non lesté voire exclu de la chaine signifiante (cf. Lacan *Séminaire l'Angoisse*). Il serait à rapprocher de la fétichisation du lien social et de la production des objets fétiches avec tête de mort comme le nazisme s'en para en toutes occasions, et qui sont les fleurs de son action.

Du début jusqu'à la fin, la foule nazie s'était laissée menée à accomplir une *célébration nécrophilique.* La résorption de l'Idéal du moi(du sujet) dans l'objet a fait place aux idéaux nazis, érigeant l'objet devenu fétiche de « sa » domination. Il n'est pas étonnant de constater *une économie de la mort* en Russie concernant ceux qui accepteraient d'aller mourir sur le front avec l'Ukraine moyennant une forte somme : cela participe de la même logique de la structure totalitaire.

Par hypothèse, nous avons donc essayé d'explorer les conditions de la fonction- sujet dans un contexte totalitaire, non démocratique, quand ce sujet succombe à la fascination de l'inhumain (en autres, aussi, parce que la vie peut se révéler inhumaine). Il est patent qu'elles se rapprochent de la phénoménologie de la psychose, fût-elle collective. A l'inverse, la fonction vérité qui circule entre le nourrisson et sa mère (Bion) rejoint le symbolique dans la demande du nourrisson et de sa mère (Lacan).

En conclusion, le monde actuel…

LK a ponctué son livre d'une préoccupation quant à l'avenir de la psychanalyse, tant la frontière entre le vrai et le faux, (dont on a observé l'abolition sous le nazisme) a tendance à s'effacer dans une société massifiée par l'hypnose de l'image ou la baisse du « sens critique » (une des fonctions dévolues à l'Idéal du moi…).

La clinique de nos jours subit une double contrainte 1) comme lecture réductrice des aléas symptomatiques du sujet, 2) comme présentation dans notre présent des symptômes dits sociaux : perte des idéaux de la civilisation, rétraction de l'autorité des parents, marche titubante de la fonction paternelle, folie réifiante de consommation des objets, addictions et attentats sexuels, meurtres, féminicides… La formation contemporaine en foule (les réseaux, les organisations technocratiques qui ne répondent pas , l'aliénation machinique à l'outil informatique) a une incidence tant sur la forme du discours clinique (exemple : la « dys »-fonctionnalité qui met en jeu des réseaux neuroniques soulignés dans de nombreux travaux (cf. Chr Laval)) qui méconnait le sujet, que sur les symptômes tels qu'ils se présentent au sujet en première instance (symptôme social généralisé qui en remet des couches sur la singularité inconsciente de chacun).

Ce sera le thème d'un prochain approfondissement.

Merci à Laurence Kahn pour son livre et sa participation, qui m'ont permis ces quelques développements.